

SCÈNE • Chorégraphe, chercheur et danseur prodigieux, un jeune Français affirme son art engagé dans un spectacle jouissif à Genève

## Pugiliste ailé, Boris Charmatz impose sa danse de guerre

Un aveu qui fait mauvais genre d'abord. Du triptyque constitué par *Les Disparates*, à l'affiche de la Salle des Baux-Vives à Genève, le chroniqueur n'a vu que les actes 2 et 3. Faute à un coup de pédale lyrique mercredi soir dans le vent sibérien du bout du lac.

On se sent pourtant autorisé à évoquer ce spectacle formidablement hétérogène, où un danseur français hors du commun ose toutes les chutes et les envols, hors d'haleine (le chapitre 1 se syncope sur un tapis, le chapitre 2 est un film), avant de faire parler en exclusivité Lionel Jospin, un soir maudit de déroute électorale en 2002. Avec *Les Disparates*, Boris Charmatz et son complice d'alors, Dimitri Chamblas, imaginèrent en 1994 une danse de guerre silencieuse, entre un pugiliste ailé, Boris Charmatz, et une sculpture

géante en résine, 800 kilos d'inertie. Onze ans plus tard, le même Charmatz, maître de la tension sur scène, comme en témoignait le pornographique-poétique *Conjoints flancés* à La Bâtie à Genève en 2001, remonte sur le ring. Histoire d'affirmer sa ligne de conduite esthétique et politique.

Il faudra donc commencer par reconstituer ce qu'on n'a pas vu : l'acte 1. Sur le plateau, Boris Charmatz, 1 mètre 85, du blé sauvage dans les cheveux et des yeux bleu clair à force de sonder les abysses, plonge au sol comme un demi-de-mêlée au Tournoi des cinq nations, dodelme de la tête comme le boxeur saoulé de coups, se dépense, au bord de l'asphyxie, comme il le confiera plus tard, face à la masse informe conçue par le plasticien Tom Grand. Vingt-cinq minutes hors de soi et un impé-

ratif catégorique: ne pas toucher au monstre, matière muette et anonyme, poids désespérément lourd comme tout héritage.

Mythomanie critique que tout cela? Non. Dans l'étourdissant film qui suit, tourné en 1999, Boris Charmatz décolle et chute à l'ombre de cargos, dans le port de Dieppe, tantôt sur une jetée lacétée par l'écurme, tantôt dans un bar de dockers comme les aimait Jean Genet. Le cinéaste César Vayssié lui a demandé de reprendre le mouvement des *Disparates*, de glisser sa fine silhouette sous une combinaison orange pelucheuse, style Teletubbies, de remâner en danseur fantasque de comédie musicale sous les yeux en berne de marins épuisés devant leur bière. Tout est ainsi recouppé, ressaisi surtout. C'est un exercice de maîtrise ludique, une

manière d'assumer avec recuil la dispartie. Boris Charmatz: «Lorsque nous signons *Les Disparates* en 1994, j'ai 21 ans et je suis écartelé entre raffinement à la Dominique Bagouet, éclats de révolte à l'horizontale et plaisir de la danse comme chez Anne Teresa de Keersmaeker. J'assume tout, d'ouïe titre.»

### Empoigner la politique à bras-le-corps

Aujourd'hui, tout a changé, certes. D'une création à l'autre, Boris Charmatz a donné corps à des questions qui portent aussi bien sur l'identité sexuelle que sur nos pratiques de spectateurs-voyeurs. Resusciter alors *Les Disparates*, ce n'est pas céder à une tentation fétichiste. Mais renouer avec le terrain de jeu originel, c'est-à-dire l'élargir sans cesse. Au dernier acte, ce fils de mili-

tants communistes, qui avoue un faible pour Jack Lang, offre une pochade, manière agit-prop. Voix hocketante, corps sismique, boucles d'or de révolutionnaire étranglé, il est Lionel Jospin, un soir de débâcle, avançant ses fautes, ce refus d'assumer le socialisme. L'artiste ne règle pas ses comptes, il dégage l'horizon.

«La politique nous appartient, il faut s'en emparer à bras le corps», dit-il. *Les Disparates* a ainsi la beauté tremblante d'un autoportrait modifiable à travers le temps. Celui de Boris Charmatz, celui aussi, par rebond, d'une génération de créateurs qui ne craint pas la matière, même quand elle est sale.

**Alexandre Demidoff**

**LES DISPARATES**, Genève, Salle des Eaux-Vives, jusqu'au 20 février (loc. 022/320 06 06).